

rence dissemblables, mais identiques au fond, voilà les grandes figures sous lesquelles apparut successivement l'Erreur. Par leur intermédiaire, elle donna au monde la preuve de son effroyable puissance. L'Orient et l'Occident furent tour à tour ébranlés, le sang coula partout à flots. Le XVIII^e siècle se leva bientôt ; toujours active et pleine de vitalité, l'Erreur produisit la tourbe philosophique et s'incarna dans la figure grimaçante de Voltaire. Enfin, l'époque actuelle voit se développer la Révolution, cet être mystérieux et impalpable dont le travail souterrain, semblable au sourd labeur du volcan, se trahit par des ébranlements imprévus et des secousses soudaines. La Révolution est peut-être le plus habile déguisement de l'Erreur, c'est le chef-d'œuvre de son art diabolique. Sera-ce son dernier travestissement ? Nous ne le pensons pas.

* *
*

Ainsi donc l'Erreur, comme le Protée de la Fable, dont elle semble n'être que la continuation, affecte à son gré toutes les formes, se montre sous des aspects sans cesse variés ; mais, assise sur la chaire patriarcale ou dans la cellule du cloître ; sur le trône vermoulu des Césars de Byzance ou dans le conseil des rois, dans les synodes des novateurs ou dans les assemblées tumultueuses du peuple, elle est toujours *elle-même*. Toujours réfutée, démasquée, vaincue par son éternelle ennemie, la VÉRITÉ, elle reparait sans cesse, armée tour à tour de la parole, de la plume ou du cimetière, et toujours une même rage l'anime, la rage de Satan.

* *
*

Nous citerons, en terminant, une anecdote qui nous revient en mémoire et qui nous semble avoir quelque rapport avec notre sujet. (1)

Isaac et Joseph, deux Auvergnats, salement mis, demandent une audience à un gentilhomme. Le secrétaire qui les reçoit leur dit :

— Impossible de vous introduire, vous êtes trop sales. Changez au moins de chemise. •

— Qu'à cela ne tienne ! répondirent-ils en partant.

— Au bout d'un quart d'heure ils reviennent.

— Mais, s'écrie le secrétaire, vous êtes toujours aussi sales !

— Nous avons pourtant changé de chemise, dirent-ils en se regardant avec stupéfaction.

— En effet Isaac avait mis la chemise de Joseph, et Joseph celle d'Isaac.

Ceci ne représente-t-il pas les novateurs anciens et modernes qui annoncent toujours une doctrine nouvelle et qui, de fait, ne font que d'enfiler la vieille chemise malpropre de leurs devanciers ?

Excursion dans l'Illinois.

(SUITE ET FIN.)

Je ne retournai à Bourbonnais que pour faire mes adieux. Au milieu des distractions de cette existence si variée et si nouvelle pour moi, les jours s'étaient enfuis avec une rapidité incroyable. Déjà Septembre s'avancait avec son cortège de devoirs ; le repos, si chèrement qu'il soit acheté, doit avoir son terme aussi bien que le travail.

La cloche au Collège, est, comme on sait, le grand régulateur du temps, elle sonne avec la même impassibilité au premier comme au dernier jour de l'année scolaire, et cependant, que ses appels imperturbables annoncent le plaisir ou le travail, on lui doit une égale soumission ; ainsi quand le devoir a parlé, quelque soit son ordre, on ne discute pas, on obéit. C'est par des réflexions de ce genre que j'imposais silence à toute velléité de prolongation plus ou moins légale de mon excursion et que, tout enthousiasmé encore des tableaux poétiques qui avaient charmé mes yeux, je me disposais peu à peu à rentrer dans la vie positive.

J'éprouvai une véritable émotion en quittant des amis dont l'affectueux dévouement et l'infatigable obligeance avaient su rendre mon séjour à Bourbonnais si agréable.

A peine avais-je pris place dans les chars, qu'il se produisit un incident non moins imprévu que celui qui avait signalé mon départ de Montréal. Si l'on s'en souvient, des voyageurs peu avisés m'avaient, au début de mon voyage, pris pour Chiniquy, ici des personnes tout aussi mal informées prétendirent que j'étais un Evêque voyageant incognito ; j'avais à mes côtés un compagnon bien modeste et qui était loin de soupçonner qu'on l'avait institué mon secrétaire particulier. Je dus à cette singulière méprise de me voir l'objet d'une déférence dont, je le déclare, je ne tirai pas la moindre vanité ; je me bornai à dire avec le poète que simple et obscur mortel, je n'avais mérité :

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Peu préoccupé des attentions respectueuses dont on m'environnait, j'étais tout entier à l'admiration qu'excitait en moi la vue des campagnes. On était au temps de la moisson. Partout des faucheuses trainées par de vigou-

[1] Nous laissons à cette anecdote toute sa crudité d'expression, elle n'en est que plus originale et mieux appliquée.